

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 26

Artikel: Le Conscrit : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'*Illustration* raconte qu'un de ses confrères de la presse s'est amusé à faire imprimer dans son journal l'avis suivant :

« L'épicier qui m'a vendu, l'autre jour, dix livres de sucre en poudre, est prévenu que s'il ne me fait parvenir sur-le-champ une livre de sucre en remplacement de la livre de plâtre qu'il avait mêlé à sa marchandise, je le dénonce publiquement et j'imprime son nom dans le présent journal. »

Suivait l'adresse où il fallait envoyer.

Le lendemain, le plaignant recevait, non pas une, mais douze livres de sucre, expédiées par un pareil nombre d'épiciers, qui se sentaient apparemment coupables du même méfait et craignaient d'être démasqués.



Nous lisons dans une chronique italienne :

« On a exhumé dernièrement à Bergame, où il était né en 1797, le corps du pauvre Donizetti, l'auteur de la *Favorite* et de tant d'opéras célèbres. Le cercueil ouvert offrit aux assistants un spectacle horrible. La calotte du crâne manquait, sans doute enlevée par un collecteur de curiosités, ou par un savant peu scrupuleux. On sait que Donizetti était mort en 1848, atteint d'aliénation mentale. C'était un sujet à étudier. Je n'ai pas à dire ce qu'étaient devenues les chairs; cependant une bonne partie de la redingote avait survécu avec la doublure en soie. Notre guenille, qui nous est si chère, ne dure pas même autant qu'un paletot. »

Le Conscrit.

IV.

Le soldat fit un signe d'acquiescement très prompt.

— Fort bien. Et ne va pas non plus t'imaginer qu'il n'y ait que des épines dans notre métier; il y a aussi des fleurs pour qui sait les chercher, et les bons soldats les trouvent. Apprends à faire ton devoir pour le mieux, sois toujours poli, respectueux et de bonne volonté, et tu entends sortir de la bouche de ton capitaine et de tes officiers certains bravos qui retentiront jusqu'au fond de ton cœur et t'augmenteront la joie et l'appétit. Les jours passeront assez vite; puis, en cinq ans, on ne sait jamais ce qui peut arriver; il se pourrait qu'on nous fit changer dix fois de garnison et alors le temps vole de telle façon que les mois paraissent des jours. Tu verras d'autres contrées, d'autres villes, d'autres gens, d'autres campagnes, des monts, des mers, tout notre beau pays d'Italie que tu ne connais jusqu'à présent que de nom, et de tous côtés tu y verras des merveilles : des statues, des palais, des églises, des jardins. Aux heures de liberté, tu iras visiter tout cela, pour pouvoir à ton retour raconter à ta famille et à tes amis ce que tu auras vu. En été, nous irons aux camps d'instruction; huit, dix, vingt régiments, avec l'artillerie et la cavalerie. Tu verras le bel effet que produit un campement, le mouvement, la gaieté, la vie qui y règnent tout le jour; tu verras les grandes manœuvres, les fêtes qui se donnent avant le lever du camp : musique, bals, tombolas, courses; les officiers et les généraux riant et se divertissant au milieu des soldats, puis tous les gens des environs qui viennent s'amuser de ce spectacle et battre des mains. Alors tu connaîtras tous les soldats du corps, tu auras beaucoup de bons amis; le régiment sera pour toi une grande famille, et tu prendras ta part des honneurs qui lui seront rendus; tu aimeras ton colonel comme un second père, et

quand tu verras apparaître le drapeau devant les bâtonnages, que la musique jouera la marche du corps, que tous présenteront les armes, tu sentiras battre ton cœur de contentement et d'orgueil, et tu seras tout tremblant d'émotion. Peu à peu tu finiras par porter affection à toute chose : à tes armes, à ta gamelle, à cette cour, à cet escalier, à ces murs, et quand tu seras sur le point de partir, que tu auras été prendre congé de ton capitaine, de tes officiers, de tes sergents, que les autres soldats t'entoureront pour te saluer, que tu entends dire : adieu, — bon voyage, — souviens-toi de nous; — alors, sais-tu que ton cœur se serrera, il se serra comme lorsque tu es parti de la maison, et une fois descendu dans la rue, tu te retourneras pour jeter un dernier regard sur les fenêtres de la caserne, tu t'arrêteras, et s'il te reste assez de voix, tu diras encore une fois : Adieu, ô ma seconde maison paternelle, où j'ai aimé tant d'amis, où j'ai passé tant de beaux jours, la conscience en paix, où j'ai songé si souvent à ma famille et soupiré après les miens; adieu, mon pauvre lit; adieu, mon bon sergent; adieu, mon capitaine; adieu... Qu'as-tu ?

Le conscrit, en proie à une vive émotion, se tenait là immobile, haletant, les yeux humides, brillants d'un radieux sourire.

— Qu'as-tu ?

Il fit un effort pour recouvrer la voix, baissant la tête et allongeant le cou comme s'il s'agissait d'avaler une grosse bouchée, mais ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à préférer à demi-voix et précipitamment :

— Rien.

L'officier sourit.

— Sais-tu écrire ?

— Un peu, répondit le conscrit, la respiration encore embarrassée.

— Alors, viens avec moi.

Il se dirigea vers sa chambre, suivi du conscrit. Quand ils furent entrés, l'officier fit asseoir le brave garçon à une petite table, lui mit une plume à la main, et posant devant lui une feuille de papier :

— Ecris à ton père, lui dit-il.

Le conscrit le regarda à bouche ouverte.

— Ecris à ton père.

— Quoi ?

— Ce que tu as vu, ce que tu penses, ce que tu désires, ce que tu sens.

— Mais...

— Silence ! jusqu'à ce que tu aies fini, je ne te permets pas de dire un mot.

Et il se remit à lire le journal près de la fenêtre. Le conscrit continuait à le regarder d'un air de stupeur, puis inclinant la tête, il se mit à réfléchir pendant quelques minutes et commença à écrire avec lenteur.

Au bout d'un quart d'heure, l'officier lui demanda :

— Sommes-nous près de finir ?

— Fini ! répliqua le soldat tout content.

— Lis.

— Lire ?

— Sans doute.

Il avait honte.

— Lis, te dis-je.

— Il se préparait à obéir.

— Mais, dis-moi d'abord, as-tu écrit la vérité ? As-tu été sincère ? As-tu dit vraiment ce que tu penses et ce que tu sens ?

Le soldat posa une main sur sa poitrine en levant les yeux au ciel.

— Lis donc.

Il se mit à lire.

(A suivre.)

L. MONNET.